

Alina Reyes

Une Chasse spirituelle

Voyage dans des littératures profanes et sacrées, de la Préhistoire à nos jours

Huitième épisode
(voir les précédents et les suivants dans la note de blog)

à Arthur Rimbaud,
qui fut mon vélo
et me visita en rêve,
comme Homère,
Dieu, Kafka,
et cetera.

OPÉRA DES MÉTAMORPHOSES

Ouvrante

« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »

Acte premier : Littératures

« Comme si quelques hommes venaient d'être mis en possession, par des voies surnaturelles, d'un recueil singulier dû à la collaboration de Rimbaud, de Lautréamont et de quelques autres et qu'une voix leur eût dit, comme à Flamel l'ange : 'Regardez bien ce livre, vous n'y comprenez rien, ni vous, ni beaucoup d'autres, mais vous y verrez un jour ce que nul n'y saurait voir'. » André Breton

Tableau : des Anciens

En traduction* : Héraclite ; Thalès ; Parménide ; Epictète ; Plutarque ; Platon ; Ovide

Acte deux : Bible & Évangile

Dieu dit : « Viens, lumière ! » Et ce fut l'aurore. Dieu vit la lumière, et qu'elle était bonne. Et il discerna, entre la lumière et la ténèbre. Genèse

Et la lumière brille dans l'obscur, et l'obscur ne l'a pas saisie. Évangile selon Jean

Tableau : des Modernes

En traduction* : Jean Renart ; William Shakespeare ; Giacomo Leopardi ; Federico Garcia Lorca ; George Orwell ; Jorge Luis Borges

Acte trois : Coran

Caverne, impératif féminin à l'hémistiche du mois lunaire. C'est-à-dire, au sens terrestre : Matrice, impératif au jour de fécondité de la femme (à la moitié du cycle féminin).

Dénouement

Les choses se logent dans notre tête, et nous les trouvons là, dans cette caverne habitée où nous les regardons, par les deux ouvertures, par nos deux yeux qui unissent le paysage mental, le mythe et la pensée.

*Sauf crédit, les traductions, séparées ou comprises dans le reste de l'ouvrage, sont de l'auteure.

Tableau :

DES MODERNES

Ancien français

JEAN RENART

Le roman de la Rose (Guillaume de Dole), vers 138-215

Il fait plutôt dresser nombre de tentes,
De tonnelles et de pavillons,
En été quand il est saison de prendre
Plaisir dans les prés et les bois.
Aussitôt on quitte les villes
Pour s'ébattre en ces forêts profondes.
À trois ou quatre journées de voyage
Il n'y avait comte ni comtesse
Ni châtelaine ni duchesse
Ni dame qu'il n'envoyât chercher,
Ni vavasseur de bon village,
Jusqu'à sept jours de chevauchée.
Pas plus que d'une guigne ne le souciait
La dépense, pourvu que tout fût à leur gré ;
Car il veut que cela soit raconté,
Quand il sera mort, après sa vie.
Ce sont beaux jeux sans vilenie
Qu'il joue avec ses compagnons.
Il étudie les occasions
Afin que chacun se fasse une amie.
Sachez donc qu'il ne manquera point
D'en avoir lui-même une, quoi qu'il fasse,
Le bon, franc, noble et débonnaire roi.
Il savait tous les tours d'amour.
Au matin quand paraît le jour,
Alors les archers venaient
De devant sa tente et criaient :
« Debout, seigneurs, il faut aller au bois ! »
Vous auriez entendu sonner ces cors
Pour éveiller ces chevaliers
Et ces vieux chenus paresseux !
Il faisait donner à chacun un arc :
Jamais on ne vit, depuis le temps du roi Marc,
Un empereur sachant si bien vider
Un pavillon de ses gêneurs.

Il était fort sage et habile :
Aux jaloux et aux envieux
Il faisait apporter cors et épieux

Puis montait avec eux jusqu'au bois,
Afin qu'ils ne rebroussent chemin.
Priant les uns d'aller buissonner
Sus au gibier avec les archers
Et les autres de suivre les premiers
Avec les limiers bons pour les cerfs,
Ils leur assigne tant de divertissements
Qu'ils en sont tout contents.
Une fois qu'il les a bien envoyés
Dans les profondeurs de la forêt,
Au plaisir qui mieux lui plaît
Lui s'en retourne droit arrière
Par une vieille piste forestière,
Avec deux chevaliers riant.
Cependant les bons chevaliers errants
Qui s'étaient fatigués aux armes
Dormaient dessous les charmes
Dans les pavillons en drap de soie.
Jamais, vraiment, et nulle part ailleurs
Je ne verrai de gens en tel bonheur
Ni de dames si étroitement lacées,
Leurs beaux corps en jupons plissés,
Leurs chevelures fauves ondoyantes
Couronnées d'or et de clair rubis.
Et ces comtesses en samit
Et en brocarts impériaux
Ont leur beau corps simple, sans manteau.
Et ces jeunes filles en soie galonnée
Avec leurs coiffures entrelacées
De beaux oiseaux et de fleurettes,
Leurs corps gracieux, leurs menus seins
Les font admirer de je ne sais combien.
Toutes fort bien parées
De gants blancs et de fines ceintures.
Elles vont en chantant aux tentes jonchées de verdure
Vers les chevaliers qui attendent,
Qui les bras et les mains leur tendent ;
Et les entraînent sous les couvertures.
Qui livra jamais de tels combats
Sait bien quel bon temps ils eurent.

*

Ancien anglais

WILLIAM SHAKESPEARE

Sonnet 15

Quand je considère toute chose en croissance,
Parfaite seulement l'espace d'un instant ;
Et la vaste scène du néant affichant
Sur quoi parlent les astres à secrète influence ;

Quand je vois les hommes pousser comme les plantes
Sous les acclamations et les huées du ciel,
Enflés de jeune sève et puis descensionnels,
Retombée dans l'oubli leur condition vaillante ;

Alors la pensée de cet inconstant état
Donne à votre jeunesse encore plus d'éclat,
Où le temps ravageur avec la fin paraphe

Pour changer votre jour viride en nuit d'égout.
En guerre avec le temps tout par amour de vous,
À mesure qu'il vous ruine, je vous regreffe.

*

Sonnet 21

Il n'en est pas de moi comme de cette muse
Par une beauté peinte mue pour quelques vers,
Dont le ciel lui-même pour ornement se sert
Et que le beau sexe à réciter s'amuse,

Formant accouplements, fièrement associée
De gemmes de soleil, de lune, terre et mer,
Premières fleurs d'avril, et tout ce qui dans l'air
Est rare en la vaste rondure conteneuse.

O laissez-moi, vrai en amour, écrire vrai !
Croyez que mon amour est aussi beau de traits
Qu'un enfant pour sa mère, sans pourtant qu'il ne brille

Comme ces bougies d'or fixées dans l'air des cieux.
Qu'en murmurent à loisir ceux qui cherchent bisbille,
Je n'ai pas à louer ce que vendre ne veux.

*

Sonnet 51

Mon amour excuse ma vexante monture,
Sa lenteur quand de toi très vite je m'en vais :
Hors d'où tu es, pourquoi devrais-je me hâter ?
Tant que je ne reviens, nul besoin d'autre allure.

O quelle excuse alors ma pauvre bête trouve
Quand paraît trop lente la vive extrémité ?
Quand montant le vent même, j'éperonnerais ?
Dans la vitesse ailée, immobile je m'éprouve.

Nul cheval ne saurait au même pas tenir
Que le parfait amour dont est fait mon désir ;
En sa course de feu nulle chair il ne bride.

D'amour, à ma rosse l'amour pardonnera :
« Puisqu'elle s'est voulue lente à venir de toi,
Moi, je cours à toi, lui laissant le pas fluide. »

*

Italien

GIACOMO LEOPARDI, *Chant nocturne d'un berger errant d'Asie*, début

Que fais-tu, lune, dans le ciel ? Dis, que fais-tu,
Silencieuse lune ?
Tu te lèves le soir, tu vas,
Contemplant les déserts ; puis tu te couches.
N'as-tu pas encore ton compte,
À reparcourir les sempiternels chemins ?
Tu n'en as pas assez, encore tu désires
Contempler ces vallées ?
Semblable à ta vie,
La vie du berger.
Il se lève dans l'aube première,
Mène le troupeau plus avant dans le champ, et voit
Des troupeaux, des fontaines et des herbes ;
Puis fatigué se repose vers le soir :
Jamais il n'a un autre espoir.
Dis-moi, lune : à quoi sert
Au berger sa vie,
Votre vie à vous ? Dis, vers où tend
Ma brève errance, vers où
Ta course immortelle ?

*

Espagnol

FEDERICO GARCIA LORCA

Saint Michel (Grenade), in Romancero gitano

À Diego Buigas de Dalmau

Se voient depuis les rampes,
par la montée, montée, montée,
mules et ombres de mules
chargées de tournesols.

Leurs yeux dedans les ombres
sont obscurcis d'immense nuit.
Dans les courbures de l'air,
croustille l'aurore saumâtre.

Un ciel de mules blanches
ferme ses yeux de mercure
donnant à la calme pénombre
un final de cœurs.
Et l'eau se fait froide
pour que nul ne la touche.
Eau folle et découverte
par la montée, montée, montée.

...

Saint Michel plein de dentelles
dans la chambre de sa tour
montre ses belles cuisses
ajustées par les lanternes.

Archange apprivoisé
dans le geste des douze,
feint une colère douce
de plumes et de rossignols.
Saint Michel chante dans les vitraux ;
éphèbe de trois mille nuits,
parfumé d'eau de Cologne
et loin des fleurs.

...

La mer danse sur la plage
un poème de balcons.
Les bords de la lune
perdent des joncs, gagnent des voix.
Arrivent des grisettes, mangeant
des graines de tournesol,
leurs culs grands et occultes
comme planètes de cuivre.
Arrivent de grands messieurs
et des dames de triste port,
assombries par la nostalgie
d'un hier de rossignols.
Et l'évêque de Manille,
aveugle de safran et pauvre,

dit la messe à double tranchant
pour les femmes et les hommes.

...

Saint Michel se tenait sage
dans la chambre de sa tour,
avec ses jupons cloutés
de miroirs et d'ajours.

Saint Michel, roi des globes
et des nombres impairs,
dans la perfection barbaresque
des cris et des belvédères.

*

Romance de la lune, lune

La lune vient à la forge
avec son cerceau de nard.
L'enfant la mire, la mire,
l'enfant l'a dans le regard.
Dans l'air remué la lune
bouge l'un et l'autre bras
et montre, lubrique et pure,
l'étain dont ses seins se parent.
Fuis donc lune, lune, lune.
Car si les Gitans te voient,
ils transformeront ton cœur
en anneaux de cou, de doigts.
Petit, laisse-moi danser.
Quand les Gitans viennent là,
s'ils te trouvent sur l'enclume,
tes yeux, tu les fermeras.
Fuis donc lune, lune, lune,
sens, ils viennent à cheval.
Ma blancheur amidonnée,
petit, ne la foule pas.

Le cavalier s'approchait,
tambourinant dans le val.
Dedans la forge l'enfant
avait éteint son regard.
Bronze et rêve, les Gitans
par l'oliveraie se hâtent.
Leurs têtes sont relevées
leurs paupières s'entrebâillent.

Il chante, l'engoulevant,
il chante dans l'arbre, ah !
À travers ciel, un enfant
à la main, la lune va.

Dans la forge les Gitans
crient, les Gitans pleurent, las !
Le vent la veille, la veille.
L'air et le vent veillent là.

*

Romance de la noire peine

Les coups de bec des coqs creusent
l'aurore en la recherchant,
quand par la montagne obscure
Soledad Montoya descend.
Cuivre jaune, sa chair,
de cheval et d'ombre encens.
Enclumes enfumées ses seins
geignent des chants redondants.
Soledad, seule à cette heure,
qui donc cherches-tu, errant ?
Et en quoi cela t'importe,
dis, après qui je demande ?
C'est ma joie, c'est ma personne
que je recherche en cherchant.
Soledad de mes tristesses,
le cheval en s'emballant
à la fin trouve la mer
et la vague alors le prend.
Ne rappelle pas la mer,
la peine noire poussant
sur les terres d'oliviers,
sous leurs feuilles rumorant.
Soledad, quelle pitié,
cette peine qui te prend !
Tes larmes, jus de citron
aigre en bouche qui attend.
Peine si grande ! Je cours
comme une folle de la chambre
à la cuisine chez moi,
mes deux tresses au sol traînant.
Quelle peine ! Je deviens
de jais, chair et vêtement.
Ah mes chemises de fil,
mes cuisses coquelicantes !
Soledad, lave ton corps
à l'eau d'alouettes, tant
que, Soledad Montoya,
ton cœur trouve apaisement.

En bas chante la rivière,
de ciel et de feuilles volant.
Et des fleurs de potiron
couronnent le nouveau temps.

Peine propre et toujours seule,
oh la peine des gitans !
Cette peine aux voies cachées
et aux si lointains levants !

*

Romance somnambule

À Gloria Giner et à Fernando de los Rios

Vert je te désire vert.
Vert le vent. Verts les branchages.
Et le bateau sur la mer,
le cheval dans la montagne.
Elle a l'ombre sur la taille
et rêve à la balustrade,
verte chair et verts cheveux,
pupilles d'argent glaciales.
Vert je te désire vert.
Dessous la lune gitane,
elle ne peut voir les choses
et les choses la regardent.

Vert je te désire vert.
Le givre en grandes étoiles
vient avec le poisson d'ombre
ouvrir la voie matinale.
Le figuier frotte son vent,
le râpe de ses branchages.
La montagne, chat voleur,
hérissé ses surs agaves.
Mais qui viendra ? Et par où...?
Toujours à sa balustrade,
verte chair et verts cheveux,
elle songe à la mer âpre.

Compère, je veux troquer :
pour mon cheval, ta baraque,
mon couteau, ta couverture,
et ma monture, ta glace.
Depuis les ports de Cabra,
compère, sanglant je passe.
Si je pouvais, petit gars,
que cette affaire se fasse !
Mais moi je ne suis plus moi,
moi je n'ai plus de baraque.
Compère, je veux mourir
dedans mon lit, respectable.
Un lit de fer, si possible,
et de bons draps confortables.
Ne vois-tu pas ma blessure,

du cou jusqu'au torse entaille ?
Trois cents roses ténébreuses
couvrent ton plastron blanchâtre.
On sent l'odeur de ton sang
suintant de ton bandage.
Mais moi je ne suis plus moi.
Et je n'ai plus ma baraque.
Laisse-moi monter au moins
vers les hautes balustrades,
laisse-moi monter ! monter
jusqu'aux vertes balustrades !
Aux garde-fous de la lune
par où les eaux sonnent grave.

Alors montent les compères
vers les hautes balustrades.
Laissant un sentier de sang.
Laissant un sentier de larmes.
Des lanternes de fer-blanc
treblotaient sur les terrasses.
Mille tambours de cristal
blessaient l'heure matinale.

Vert je te désire vert,
vert le vent, verts les branchages.
Les deux compagnons montèrent.
Le grand vent laissait un rare
goût dans la bouche de menthe,
fiel, basilic, aromates.
Compère, où est-elle, dis ?
Où est ta fille au cœur âpre ?
Combien de fois elle y guetta !
Combien de fois, frais visage,
noirs cheveux, t'attendit-elle
à sa verte balustrade !

Dessus la face du puits,
se balançait la gitane.
Chair verte et verts cheveux,
pupilles d'argent glaciales.
Des stalactites de lune
la tiennent sur l'eau en nappe.
La nuit devenue intime
comme une petite place.
Des garde-civils bourrés
sont à la porte, ils y frappent.
Vert je te désire vert.
Vert le vent. Verts les branchages.
Et le bateau sur la mer,
le cheval dans la montagne.

*

Anglais

GEORGE ORWELL

1984

(...) Il n'y avait bien sûr aucun moyen de savoir à quel moment vous étiez surveillé ou non. Impossible de dire à quelle fréquence, et selon quel système, la Police de la Pensée se branchait sur telle ou telle ligne individuelle. On pouvait même penser qu'ils surveillaient tout le monde tout le temps. En tout cas ils pouvaient se brancher sur votre ligne quand ils voulaient. Vous deviez vivre, et vous viviez, par habitude transformée en instinct, en assumant le fait que tout bruit que vous faisiez était écouté, et sauf dans le noir, tous vos mouvements scrutés.

(...)

Le ministère de la Vérité - Minivrai, en newdire - différait étonnamment de tous les autres objets visibles. C'était une énorme structure pyramidale de béton blanc scintillant, montant en flèche, terrasse après terrasse, à trois cents mètres de haut. De là où se tenait Winston, il était juste possible de lire, inscrits sur sa face blanche en caractères élégants, les trois slogans du parti :

GUERRE EST PAIX
LIBERTÉ EST ESCLAVAGE
IGNORANCE EST PUISSANCE

*

Espagnol

JORGE LUIS BORGES

L'Autre tigre

And the craft that createth a semblance
Morris, *Sigurd the Volsung* (1876)

Je pense à un tigre. La pénombre exalte
La vaste Bibliothèque laborieuse
Et semble éloigner les étagères ;
Fort, innocent, sanglant et nouveau,
Il ira par sa forêt et son matin
Et marquera sa trace dans la limoneuse
Rive d'un fleuve dont il ignore le nom
(Dans son monde il n'y a ni noms ni passé
Ni avenir, seulement un instant certain)
Et franchira les barbares distances
Et humera dans le labyrinthe tressé

Des odeurs l'odeur de l'aube
Et l'odeur délectable du gros gibier.
Entre les raies de bambou je déchiffre
Ses raies et pressens l'ossature,
Sous la peau splendide qui vibre.
En vain s'interposent les convexes
Mers et les déserts de la planète ;
Depuis cette maison d'un lointain port
D'Amérique du Sud, je te suis et te rêve,
Oh tigre des rives du Gange.
Le soir se répand dans mon âme et je réfléchis
Que le tigre vocatif de mon poème
Est un tigre de symboles et d'ombres,
Une série de tropes littéraires
Et de souvenirs de l'encyclopédie
Et non le tigre fatal, le funeste bijou
Qui, sous le soleil ou la lune variante,
Va, accomplissant à Sumatra ou au Bengale
Sa routine d'amour, de loisir et de mort.
Au tigre des symboles j'ai opposé
Le véritable, celui qui a le sang chaud,
Celui qui décime la tribu des buffles
Et aujourd'hui, 3 août 1959,
Allonge dans la prairie une ombre
Calme, mais déjà le fait de le nommer
Et de conjecturer sa condition
Le fait fiction de l'art et non vivante
Créature, de celles qui marchent par la terre.

Nous chercherons un troisième tigre. Celui-ci
Sera comme les autres une forme
De mon rêve, un système de mots
Humains et non le tigre vertébré
Qui, au-delà des mythologies,
Foule la terre. Je le sais bien, mais quelque chose
M'impose cette aventure indéfinie
Insensée et ancienne, et je persévère
À chercher tout le temps du soir
L'autre tigre, celui qui n'est pas dans le poème.

*

Fin de la huitième partie de la publication
(voir les autres dans la note de blog)

© Alina Reyes
journal.alinareyes.net